



AgEcon SEARCH
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

Diagnostic de la viabilité sociale de deux communes rurales

Micheline Thomine-Desmazures

Citer ce document / Cite this document :

Thomine-Desmazures Micheline. Diagnostic de la viabilité sociale de deux communes rurales. In: Économie rurale. N°77, 1968. pp. 23-31;

doi : <https://doi.org/10.3406/ecoru.1968.2013>

https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1968_num_77_1_2013

Fichier pdf généré le 08/05/2018

Résumé

La recherche dont les résultats sont présentés dans cet article avait pour but d'apporter une contribution à l'explication de la diversité des réactions des communes rurales touchées par les migrations. Une enquête en profondeur a été faite dans deux villages qui avaient au plan des statistiques un ensemble de caractéristiques identiques et paraissaient donc placés dans une situation similaire.

L'analyse psychosociologique révèle que le « climat social » et la viabilité des deux villages sont, en fait, totalement différents : alors que Neuville est une commune dynamique, Verrières dépeuple. La mise en évidence de liens très étroits entre une série d'attitudes et de conduites, le caractère collectif des comportements observés montrent que la « santé sociale » de la communauté joue un rôle essentiel. L'enquête montre, par ailleurs, que c'est la conjonction particulière de certains facteurs objectifs (climat, habitat, système de culture, communications) qui sert de support dans chaque cas à une structuration particulière de la réalité sociologique et psychosociologique.

Abstract

The research enquiries, the results of which are presented in this article, was intended to contribute towards an explanation of the varied nature of the reactions of rural communes affected by migration. A thorough enquiry was made in two villages which had, from the statistical point of view, identical characteristics and, therefore, appeared to be in a similar position.

The psycho-sociological analysis reveals that the « social climate » and the possibilities of survival of the two villages are, in fact, totally different: whereas Neuville is a dynamic commune, Verrières is dwindling away. The discovery of close links between a series of attitudes and varieties of conduct, and the collective nature of the behaviours observed reveal that the « social health » of the community plays an essential part. The enquiries shows, moreover, that it is the particular conjunction of certain objective factors (climate, homes, crop system, communications) which in each case serves as the basis of a particular structuration of the sociological and psycho-sociological reality.

DIAGNOSTIC DE LA VIABILITE SOCIALE DE DEUX COMMUNES RURALES

par Micheline THOMINE-DESMAZURES

Chargée de Recherches à l'I.N.R.A.

La recherche dont les résultats sont présentés dans cet article avait pour but d'apporter une contribution à l'explication de la diversité des réactions des communes rurales touchées par les migrations. Une enquête en profondeur a été faite dans deux villages qui avaient au plan des statistiques un ensemble de caractéristiques identiques et paraissaient donc placés dans une situation similaire.

L'analyse psychosociologique révèle que le « climat social » et la viabilité des deux villages sont, en fait, totalement différents : alors que Neuville est une commune dynamique, Verrières dépeuple. La mise en évidence de liens très étroits entre une série d'attitudes et de conduites, le caractère collectif des comportements observés montrent que la « santé sociale » de la communauté joue un rôle essentiel. L'enquête montre, par ailleurs, que c'est la conjonction particulière de certains facteurs objectifs (climat, habitat, système de culture, communications) qui sert de support dans chaque cas à une structuration particulière de la réalité sociologique et psychosociologique.

A DIAGNOSIS OF THE POSSIBILITIES OF SOCIAL SURVIVAL OF TWO RURAL COMMUNES

The research enquiries, the results of which are presented in this article, was intended to contribute towards an explanation of the varied nature of the reactions of rural communes affected by migration. A thorough enquiry was made in two villages which had, from the statistical point of view, identical characteristics and, therefore, appeared to be in a similar position.

The psycho-sociological analysis reveals that the « social climate » and the possibilities of survival of the two villages are, in fact, totally different: whereas Neuville is a dynamic commune, Verrières is dwindling away. The discovery of close links between a series of attitudes and varieties of conduct, and the collective nature of the behaviours observed reveal that the « social health » of the community plays an essential part. The enquiries shows, moreover, that it is the particular conjunction of certain objective factors (climate, homes, crop system, communications) which in each case serves as the basis of a particular structuration of the sociological and psycho-sociological reality.

Si l'exode rural était en 1962 parmi les sujets de préoccupation privilégiés de nombreux organismes français, aucune étude n'avait pourtant essayé d'éclairer les causes des mouvements migratoires par l'analyse des caractéristiques et des problèmes des milieux de départ. Toutes les recherches avaient jusque-là analysé les phénomènes migratoi-

res au-delà de la prise de décision — soit grâce aux recensements démographiques qui constatent l'ampleur de ces phénomènes — soit par le biais des réponses rétrospectives des émigrés déjà installés dans leur milieu d'arrivée.

Pour compléter ces démarches, le Commissariat Général du Plan décida de financer une étude sur

les milieux de départ afin de mettre en relief les facteurs qui accélèrent ou contrarient les migrations à ce niveau (1).

Ce travail fut réalisé par l'intermédiaire d'un réseau de correspondants locaux (2) qui fournirent des informations sur 342 migrants de plus de 18 ans; accompagnés par 265 enfants, ces migrants avaient quitté 33 communes au cours de 3 ans (1958, 1959, 1960); les correspondants établirent aussi les monographies détaillées de leurs villages, enfin, en ce qui concerne les effets des migrations sur les communes, ils envoyèrent des observations et des commentaires qui révélèrent une très grande diversité des réactions des différentes communautés. La régression du milieu rural traditionnel apparaissait dans certains cas comme le prélude à l'éclatement inévitable du groupe social provoquant ainsi des comportements rigides de défense; dans d'autres cas, au contraire, cette régression était perçue comme la contrepartie d'un renouveau très positif.

Ce sont ces remarques qui nous ont conduits à poursuivre la recherche par une enquête en profondeur dont nous publions ici les résultats. Par cette enquête, nous voulions essayer d'expliquer la diversité des réactions des milieux de départ et tenter de préciser les conditions de la viabilité sociale des communes rurales. Outre l'intérêt scientifique d'une recherche de ce genre, un tel travail nous avait paru pouvoir éclairer la politique d'aménagement du territoire rural. Cela est encore vrai aujourd'hui et il nous semble que bien des observations faites au cours de cette enquête intensive ont gardé une valeur exemplaire.

ATTITUDES ET CLIMAT SOCIAL DANS LES DEUX COMMUNES

Les deux communes où a été mené le travail d'investigation intensive présentent des caractéristiques très voisines des points de vue de la démographie et des migrations.

(1) Cette recherche a été dirigée par J. Dubost. L'enquête a été réalisée par J.-P. Darré, J.-P. Piau et M. Thomine-Desmazes qui ont aussi rédigé en commun un rapport de recherche (ronéo 120 pages) qui n'a pas été publié. Ce rapport et très particulièrement le chapitre écrit par J.-P. Darré ont servi de base pour la rédaction de l'article présenté ici.

(2) Ce réseau appelé ROPCOR (Réseau d'Observation Permanente des Communes Rurales) était constitué par des correspondants locaux qui avaient participé à un ou plusieurs stages de formation et qui résidaient dans les communes observées.

LES CRITERES DE CHOIX DES COMMUNES

L'enquête devait se dérouler dans des communes identiques du point de vue de 5 critères dont l'importance avait été mise en relief au cours de la première phase de la recherche : une population suffisante (> 300 habitants), une population active agricole élevée (> 50 %), une structure agraire comparable (superficie moyenne des exploitations réelles : de 20 à 30 ha), un pourcentage de travailleurs à l'extérieur de la commune du même ordre (# 8 pour cent), enfin et surtout un taux de migration important (10 %), ce qui devait permettre d'observer des communautés en situation critique.

Parmi les 33 communes prospectées par les correspondants, seules deux communes répondaient à cet ensemble de critères :

- Neuville dans le département de l'Ille-et-Vilaine, (1962 : 488 habitants),
- Verrières dans le département de l'Orne, (1962 : 366 habitants).

L'enquête intensive a d'abord compris une étude monographique à laquelle nous nous référerons à plusieurs reprises mais dont nous n'exposerons pas ici les résultats. L'analyse du « climat social » des deux communes a ensuite été faite par le moyen d'entretiens dont le contenu est présenté dans la première partie de ce texte. Ce climat s'étant révélé extrêmement différent dans chacun des villages alors même qu'ils semblaient comparables au plan des statistiques, nous essaierons dans le 2^e chapitre de préciser la nature de cette différence et les interrelations étroites observées entre une série d'attitudes et de comportements; cela nous amènera à utiliser la notion « d'état de santé sociale » de la communauté et à proposer, dans une troisième partie, des hypothèses sur l'origine des différences observées entre les deux villages.

Les situations sont également assez proches en ce qui concerne la motorisation et les difficultés à en assurer le financement dans des exploitations trop petites. Plus généralement, si l'on s'en tient au plan des faits, les problèmes rencontrés par les deux communes sont similaires.

Pourtant l'analyse des entretiens montre que les attitudes face aux problèmes posés par les changements dans l'agriculture présentent, outre les aspects communs aux individus des deux groupes, à la fois des traits communs à l'intérieur de chaque groupe et des différences importantes d'un groupe à l'autre. Cette première constatation conduit à examiner le matériel d'enquête non pas seulement

à partir de critères individuels (âges, sexe, profession, surface exploitée), mais aussi à partir de la communauté à laquelle on appartient, commune par commune. Cette démarche — qui n'exclut pas qu'à l'intérieur de chaque groupe des particularités liées à telle ou telle catégorie soient analysées — est d'ailleurs justifiée par le fait que les personnes enquêtées s'expriment volontiers comme membres de leur communauté et se réfèrent constamment à la commune. Les entretiens apportent essentiellement des informations sur le groupe, sur sa vie interne, sur son niveau d'intégration à la société globale, sur son niveau d'adaptation à la modernisation.

Nous examinerons donc, pour chacune des deux communes :

- les attitudes à l'égard du milieu immédiat;
- les représentations de la société globale;
- les attitudes à l'égard du progrès technique dans l'agriculture.

LA COMMUNE

Les entretiens de Verrières ont en commun un ton de tristesse et de résignation. Les termes de mort, de fin, de disparition reviennent sans cesse : la commune se meurt et l'on décrit les progrès d'une agonie qu'on se sent impuissant à enrayer. La place elle-même sur laquelle donnent l'école, la mairie, l'église et les commerces disparus est déserte; elle a perdu son sens de centre.

Isolés les uns des autres, les habitants de Verrières se sentent aussi isolés du reste du monde et ils pensent que leur commune est condamnée par sa petitesse et son isolement. Les gens ne s'entendent pas entre eux et ils ont de moins en moins de contacts. Seul, le conseil municipal semble être un dernier vestige de la vie de la communauté. Dans le bourg, l'aigreur s'entretient en particulier autour du problème de l'eau. Mais cette difficulté et tous les autres problèmes de la commune ne sont abordés que sous forme de plaintes et de griefs et l'on constate que « personne ne fait rien »; pour le service des ordures, pour les égouts, les routes, les transports, « il faudrait, dit-on, une majorité, mais on ne s'entend pas ». D'ailleurs, il n'en a pas toujours été ainsi. Et le temps où l'on s'entendait bien dans la commune prend un aspect légendaire. « Autrefois, on dansait, on faisait fête, on se voyait... on jouait du théâtre » et les séances, maintes fois citées, prennent valeur de symbole.

Cette dévalorisation de la vie communale s'accompagne d'une dévalorisation de « ceux qui restent ». Les gens sont « passifs », « peu évolués ». « en retard d'un siècle » : « il ne reste que ceux qui ne sont pas capables de faire autre chose... ». On ne trouve dans les entretiens aucune expression positive à l'égard de ces laissés pour compte que sont

les habitants de Verrières. Les enfants eux-mêmes sont jugés « inférieurs, peu dégourdis ». Et l'instruction de niveau médiocre qu'ils reçoivent aggrave l'infériorité due au milieu : « c'est forcé, ils ne voient que leurs parents ».

Des autres, on en vient enfin à soi-même et cela n'est pas toujours mieux. On vit « dans la boue jusqu'aux genoux », sous la pluie. On fait « un travail harassant et qui n'apporte aucune satisfaction ». Seuls sont restés les incapables, ou ceux qui n'ont pas eu le courage de partir.

Partir, ce serait d'ailleurs fuir. A ce niveau, on peut à peine parler de décision. Ceux qui sont favorisés par l'âge, quelquefois par l'instruction, ceux qui ont le courage, partent. Pour ceux qui partent comme pour ceux qui restent, partir, c'est échapper à l'étouffement. L'institutrice note : « Ces gens-là n'ont qu'une idée, s'évader de là... Ils prennent l'agriculture en horreur ». Il n'y a pas de choix parce qu'« il faut s'en aller », ceux qui restent ont simplement le sentiment d'avoir raté leur départ. On peut prendre, étant jeune, la décision de partir — elle s'impose — mais les adultes n'ont pas nécessairement pris la décision de rester. Tout le village est tourné vers le départ. On s'enfuit avec le sentiment qu'on ne trouvera rien de pire et donc moins préoccupé d'assurer son arrivée.

Le problème des départs, c'est le sauve-qui-peut, avec ce que cela peut comporter d'improvisation, de désarroi et de caractère individuel.

Toute description de la situation à Neuville, venant après celle de Verrières, risque de paraître idyllique, tant sont grandes les différences. Pourtant, un certain nombre de problèmes identiques sont posés : la diminution de la population est sensible, les petits exploitants se sentent condamnés, l'avenir inquiète. Mais ces problèmes sont abordés d'autres façons.

A Neuville, on parle peu de la commune et encore moins de son passé. D'autre part, les entretiens de Neuville n'ont pas la pauvreté uniforme de ceux de Verrières. Les expressions et les thèmes sont ici beaucoup plus variés — outre, naturellement, le fonds commun de thèmes professionnels — et l'on se représente un monde mieux différencié. Les entretiens font apparaître une population variée et l'on parle des autres comme de personnes ayant des problèmes qui leur sont propres, et pour lesquels on manifeste de l'intérêt.

Le milieu apparaît à la fois plus différencié et plus uni. Le sentiment d'isolement n'émerge jamais, souvent le sentiment de solidarité à l'égard des autres membres de la communauté. Les rues de la commune pourtant divisée en deux bourgs ont une vie et les habitants de Neuville se rencontrent aux fêtes organisées par le curé ou par le maître d'école.

A Neuville on parle des départs pour deux catégories bien définies : les ouvriers agricoles et surtout les jeunes. On remarque qu'ils partent mais personne ne pense, comme à Verrières, que « tout le monde s'en va ». D'autre part, au lieu de parler uniformément au passé ou à un présent déjà révolu, on s'exprime au futur. Futur qui comporte un minimum de prévision et de préparation. Certes, on voudrait garder les enfants avec soi. Mais ceux-là même qui expriment ce souhait pensent à préparer la reconversion : on instruit les enfants et l'on pense à leur départ comme à une affaire collective.

Enfin, la commune elle-même est perçue comme ayant une existence dynamique. Des problèmes tels que celui de l'eau existent aussi à Neuville et on le souligne parfois avec de l'aigreur... Mais à côté de cette difficulté, d'autres projets collectifs, à l'échelon communal, sont envisagés. On se préoccupe en particulier de la mise en valeur des landes communales et l'on y voit un moyen d'assurer des revenus supplémentaires à la commune.

LA SOCIÉTÉ GLOBALE, LES URBAINS

Pour les habitants de Verrières, la vie à la campagne se présente sans restriction comme l'opposé de la vie en ville, complètement dévalorisée. Aucune différenciation de classe ou de revenu n'apparaît. On dit « le confort de la ville », « le salaire des villes ». Tout le monde est heureux en ville comme tout le monde est malheureux à la campagne. Dans ces expressions spontanées, la ville devient le mythe d'un monde meilleur où l'on peut bénéficier de tous les avantages ou agréments qui sont refusés aux ruraux.

L'attrait de la ville s'exerce aussi à Neuville mais on le « localise » : ce sont les jeunes qui sont susceptibles d'être attirés. Les jeunes — et leurs parents pour eux — pensent en effet qu'ils pourraient trouver en ville de plus grandes possibilités de confort, des distractions plus nombreuses, un salaire fixe, des congés.

Cependant, ces supériorités de la vie urbaine sont nuancées sur deux plans ; on note que tout le monde n'a pas le même sort en ville... On évalue les avantages et les inconvénients des conditions de vie des salariés urbains. Par ailleurs, on fait des comparaisons et selon les domaines, celles-ci se font à l'avantage de la ville ou de la campagne.

Cette perception différenciée des modes de vie urbains et ruraux a pour conséquence que les habitants de Neuville n'envisagent pas le départ comme un fait inéluctable ; pour eux, il n'est pas nécessairement avantageux de partir et on ne doit le faire que dans de bonnes conditions. Il faut donc être préparé, préparer les enfants, les instruire, sous peine de venir grossir les rangs de « ceux qui sont encore plus malheureux en ville qu'à la campagne ».

LE PROGRES TECHNIQUE, L'AVENIR, LES SOLUTIONS

Les problèmes posés par le progrès technique sont assez semblables à Neuville et à Verrières : ce sont ceux qui se posent dans toutes les régions de petites ou moyennes exploitations. Mais on ne s'exprime pas tout à fait de la même façon à leur sujet et l'on ne se place pas non plus dans les mêmes perspectives pour les aborder. Les différences portent d'abord sur la façon dont les exploitants et l'ensemble des personnes enquêtées se situent par rapport au progrès, sur l'image qu'ils se font de leur propre niveau, sur la façon dont ils rendent compte de leur situation du point de vue de l'évolution du travail et du mode de vie. Les différences résident d'autre part dans les attitudes adoptées face à l'avenir.

Le niveau d'évolution

Le sens général des entretiens des deux communes est assez fidèlement reflété par les phrases : « on a évolué, mais il reste encore à faire » dans une commune et « on est en retard... on est dépassé » dans l'autre.

L'attitude des personnes interrogées à Verrières s'accompagne d'une dévalorisation systématique du métier d'agriculteur et des qualités des agriculteurs. Ceux qui ont évolué sont partis et par contre, rester c'est stagner. « Les jeunes sont plus raffinés, plus évolués, c'est pourquoi ils s'en vont ».

L'inverse se produit à Neuville, où l'on cherche à valoriser le métier et ceux qui restent : « il faut, dit-on, du caractère pour prendre en main une exploitation ». On souligne les connaissances nécessaires à un jeune agriculteur, tant livresques que pratiques, problème évoqué une seule fois à Verrières, où il semble que le métier d'agriculteur n'exige pas de formation ou de perfectionnement.

Ceci correspond au sentiment que ce métier est réservé à ceux qui ne sont pas capables de faire autre chose, mais semble aussi être l'indice d'une assimilation incomplète de la modernisation et en particulier de la motorisation. Alors que cette assimilation paraît réalisée dans la pratique, elle ne paraît pas l'être tout à fait aux plans affectifs et intellectuels.

On doit noter, par exemple, que le métier d'agriculteur est naturellement associé à Verrières, aux images traditionnelles, antérieures à la motorisation, et notamment, aux vaches. Être agriculteur, c'est « être dans la boue jusqu'aux genoux », c'est « arracher des pommes de terre sous la pluie », c'est « rester à la queue des vaches, aller derrière les bêtes ». Par contre, le tracteur est toujours associé à ses effets négatifs — financiers — et très rarement et de façon réservée aux améliorations qu'il

a pu apporter dans le travail. Nulle part, à Verrières, on ne trouve l'équivalent de propos tenus à Neuville où l'on souligne l'importance des changements positifs apportés par la motorisation, où l'on note qu' « avec l'outillage moderne, on ne voit plus l'agriculture comme il y a 50 ans ». A Verrières, on paraît continuer à la voir comme il y a 50 ans, sauf en ce qui concerne les aspects économiques, négatifs. L'agriculteur âgé de Neuville qui pense que son fils « sera plus fort que (lui) dans la vie de paysan », qu'il s'adaptera mieux que lui aux « techniques nouvelles », trouve de nombreux échos dans sa commune, mais aucun à Verrières.

L'avenir et les solutions

L'avenir ne paraît rose ni à Verrières, ni à Neuville. Ici, comme là, les petits n'arrivent pas à joindre les deux bouts et paraissent condamnés, les échéances sont difficiles, les terres sont trop chères ou introuvables, le matériel ne s'amortit pas dans des conditions saines, les artisans subissent la concurrence de l'industrie et des grands centres commerciaux... Mais à Verrières, la situation est décrite comme désespérante et sans issue, alors qu'à Neuville, elle paraît seulement très inquiétante. On se plaint, à Neuville, de ne pas pouvoir économiser. Le crédit inquiète et les échéances sont pénibles, mais il arrive qu'on note, d'autre part, les avantages qu'a présentés et que présente le crédit. A Verrières, personne ne parle d'économiser et tout est

posé en termes d'anéantissement, en particulier sous la forme « le matériel nous tue ».

La façon dont on ressent la situation actuelle s'exprime naturellement au niveau des aptitudes qu'on montre à répondre aux problèmes posés.

A Verrières, tout tourne en plaintes ou en griefs et jamais on ne recherche de solutions concrètes applicables par soi-même ou par d'autres. Les habitants de cette commune sont très passifs à l'égard des organisations professionnelles, ils se sentent délaissés, abandonnés, dépendants. « Il faudrait, dit-on, qu'« ils » s'occupent davantage de nous », « on est délaissés », « ils » ne font rien pour le cultivateur ».

Les attitudes des gens de Neuville à l'égard du pouvoir diffèrent par plusieurs aspects. Les revendications sont présentées comme telles, leur nature et les effets attendus sont précisés ; des propositions sont avancées, on cherche à analyser les causes des carences du pouvoir et éventuellement, les moyens d'y remédier. On définit enfin la zone d'intervention du pouvoir : la part qui revient à l'initiative locale et la nature de l'aide extérieure dont on aura besoin. Cet ensemble est supporté par une attitude plus dynamique. On a conscience d'avoir progressé, on se sent capable d'aller plus loin, grâce aux jeunes. On cherche à définir les secteurs où des progrès doivent être réalisés : meilleure adaptation aux techniques, développement des marchés, mais aussi confort domestique et amélioration du sort des femmes.

IMPORTANCE DE « L'ETAT DE SANTE » DU GROUPE COMMUNAL

L'analyse des entretiens conduit à constater une grande *interdépendance* entre les différents types d'attitudes et de conduites observés dans chacune des deux communes. Nous examinerons donc maintenant de plus près les liens qui s'établissent entre les relations avec le milieu de vie, avec la société globale, enfin avec le travail et l'objet même de ce travail.

ROLE DES RELATIONS AVEC LE MILIEU

A Neuville, toutes les exploitations ont des prairies artificielles qui couvrent 85 % des surfaces en herbe. Ce système s'est répandu très rapidement dans toutes les exploitations, à partir de 1957. A Verrières, des expériences isolées ont eu lieu mais ne sont pas suivies par la masse des exploitants, et les prairies artificielles n'y occupent que 14 % des surfaces en herbe.

A Neuville, les exploitants et les autres habitants de la commune peuvent parler des efforts ou des connaissances d'autres membres de la commune ; cela est rare à Verrières, où la méfiance et le repli sur soi sont la règle. Les gens de Verrières doivent s'adapter dans la solitude ; les succès des autres sont difficilement des exemples, parce qu'ils sont d'abord des sujets de jalousie, de méfiance ou de tendances à l'exclusion. Les communications dans le groupe sont réduites à l'insignifiant ou perturbées alors justement que les changements exigeaient des modifications de ces communications vers une plus grande efficacité. L'outillage et les produits industriels venus de l'extérieur, ont en effet imposé une transformation rapide des comportements, des manières de voir qu'aucune tradition, qu'aucun ensemble d'habitudes transmises, aucune culture, aucune expérience collective antérieure ne venaient supporter, sauf aménagements que la micro-société n'était justement plus capable d'assurer.

Là où la collectivité naturelle, la commune en l'occurrence, sauvegarde un minimum de *cohésion* devant la *situation de changement*, peut s'élaborer une *nouvelle expérience collective*, une sous-culture adaptée comportant de plus grandes possibilités d'ouverture à la société globale. Dans le cas contraire se font jour les tendances au repli sur le passé, au découragement, à la fuite, enfin, au refus plus ou moins ouvert des changements qu'on a été obligé d'accepter dans la pratique et la paralysie.

L'adaptation aux changements dans la vie et le travail de l'agriculteur n'est donc pas seulement un phénomène individuel, c'est aussi un phénomène collectif.

ROLE DE L'ADAPTATION AU PROGRES TECHNIQUE

La résistance au progrès, les sentiments d'échec, la passivité qu'engendrent des réponses collectives inadaptées à la modernisation sont en retour générateurs d'une aggravation des relations intracommunales. La dévalorisation du métier d'agriculteur qu'on persiste à se représenter sous la forme traditionnelle, est associée à une dévalorisation du milieu : l'entourage immédiat est fait « d'incapables », d'arriérés et de laissés-pour-compte. On leur en veut de les voir trop semblables à l'image qu'on se fait de soi-même.

A l'inverse, le sentiment d'avoir progressé entraîne à la fois une représentation plus favorable du milieu et de soi-même et le sentiment qu'en tant que paysan, on a accédé à une situation nouvelle. On a cessé d'être le paysan vivant des jours identiques, sans perspectives, « derrière les vaches », le « pauvre type de la société », pour se rapprocher de l'urbain. Comme l'ouvrier urbain, l'exploitant a accédé au travail mécanisé, ses méthodes de travail sont enfin entrées dans le courant du progrès industriel dont il était jusqu'alors plus ou moins tenu à l'écart. La mécanisation a, en outre, partiellement libéré l'agriculteur de la prison de la répétition, suffisamment en tout cas pour que *l'avenir* puisse se remplir de *projets* ou de *choix*, pour que dans le présent puisse s'insérer « une vie à soi ». Le paysan, dans la mesure où il a passé dans de bonnes conditions psychologiques et sociales le cap de la motorisation — même si ce passage s'est révélé ou s'avère encore pénible — prend conscience de sa valeur, de son aptitude à l'indépendance, de sa dignité à défendre. Lui et sa collectivité ou sa profession peuvent se faire une nouvelle image des urbains et envisager de nouvelles formes de relations avec eux.

Au contraire, chez les mal adaptés, dominés par le sentiment de l'échec devant la modernisation et par les tendances au refus, le sentiment d'infériorité

à l'égard des urbains, la rancœur et la dépendance ne font que s'aggraver.

Ce n'est pas la motorisation, ou la mécanisation qui diminuent la distance entre la ville et la campagne, mais l'adaptation heureuse à la motorisation.

REPRESENTATION DES URBAINS ET DE LA VILLE

On a vu qu'à Neuville la façon dont on se représente le milieu urbain se nuance, se différencie, devient plus objective. Des circonstances matérielles, notamment la proximité, entrent naturellement en jeu.

On ne peut pas ignorer cependant les éléments apportés par le matériel d'enquête qui montrent combien s'est amenuisé le sentiment d'infériorité, persistant à Verrières. « La ville » n'exerçant plus un attrait sans mesure commune avec la réalité connue, elle ne joue plus le rôle traditionnel de terme idéal de comparaison dans l'évaluation négative de la situation de paysan. Le choix — rester ou partir — prend un caractère plus raisonné. Il s'ensuit que ceux qui ont décidé de rester ont une attitude plus dynamique que ceux qui se sentent prisonniers de la terre : ils ont des raisons de s'installer à la campagne, de « s'y plaire et d'y vivre ». Attitude qui gagne même certains de ceux pour qui le choix ne s'est pas concrètement posé.

Il en va tout autrement à Verrières, où le *mythe* de la ville « terre promise » se développe dans la mesure où il assume une fonction psychologique précise de rêve compensateur, justifiant les désirs de fuir une situation devenue intolérable. Mais ce système de défense renforce la rigidité des attitudes de repli et n'est pas de nature à faciliter des évolutions positives.

**

Les formes des relations avec le milieu immédiat, avec la société globale, avec le travail paraissent donc étroitement interdépendantes dans chacune des deux communes ; les conduites observées ont un *caractère collectif* et témoignent ainsi de l'importance de « l'état de santé sociale » de la communauté ; celui-ci détermine les possibilités d'adaptation au changement... il permet à la collectivité de mieux supporter les effets des migrations... il suggère enfin que la petite communauté rurale doit être considérée comme l'unité du diagnostic de la viabilité sociale.

Il nous reste maintenant à examiner quelques hypothèses sur les variables qui ont pu être à l'origine des différences observées ; cette analyse paraît nécessaire dans la mesure où une meilleure connaissance du « mal » de Verrières peut aider à éclairer l'action du planificateur.

HYPOTHESES SUR L'ORIGINE DE L'INADAPTATION

Le climat

Les moyennes des températures relevées à Rennes sont chaque mois un peu plus élevées que celles d'Alençon. Les précipitations mensuelles sont, tout au long de l'année, un peu ou considérablement plus fortes dans la région de Verrières que dans celle de Neuville. Les gens de Neuville se félicitent de la douceur de leur climat. A Verrières, « il pleut tout le temps », l'humidité règne partout et ce climat crée un sentiment constant d'inconfort.

Mais le climat est le même depuis longtemps et la vie sociale à Verrières ne paraît pas avoir toujours été ce qu'elle est. On peut estimer aventureux de vouloir établir indépendamment d'autres circonstances, une relation entre deux termes dont l'un a changé de façon sensible et l'autre non. Pourtant, on peut penser que le climat peut être une circonstance perturbante dans le processus d'évolution de la communauté, aux prises avec la modernisation. L'inconfort des habitations — plus malaisé qu'ailleurs à combattre — prend une importance relative beaucoup plus grande lorsque des contacts plus fréquents et une meilleure information permettent de mieux comparer avec le confort urbain ou une image idéalisée de ce confort (presse, cinéma, télévision); cela, au moment où l'accession à des modes de travail plus proches du travail urbain porte à exiger en même temps un habitat plus urbanisé. La distance ville-campagne est ressentie comme accrue.

Ce climat par ailleurs n'aide pas à développer les contacts formels ou informels avec les autres membres de la communauté; il favorise le repli sur soi alors que la modernisation elle-même entraîne une tendance au desserrement des contacts traditionnels.

Les effets conjugués de deux facteurs font ainsi que le besoin d'échanges avec le voisinage immédiat trouve de moins en moins de possibilités de se satisfaire.

L'habitat

L'habitat est dispersé dans les deux communes, mais de façon très différente. A Verrières, mis à part le bourg peu peuplé, les fermes sont isolées, à l'écart des routes; partout « on se sent perdu dans les terres ». Les maisons de Neuville sont, sauf exceptions, le long des routes, soit côte à côte dans les deux bourgs, soit par groupes plus lâches, mais peu éloignés les uns des autres. Alors qu'à Verrières, on ne risque pas de se rencontrer si on ne le veut pas et que le moindre déplacement exige ou rend souhaitable un moyen de transport, à Neuville les gens ont de multiples occasions de se rencontrer

sur les routes et la plupart d'entre eux peuvent souvent se déplacer utilement à pied. On passe devant les fermes ou les habitations des autres, ce qui est rare à Verrières.

Les conséquences possibles sur la vie de la commune sont évidentes.

Le système de culture (3)

A Neuville comme à Verrières on pratique la polyculture avec élevage, mais le système de culture n'est pas tout à fait le même dans les deux cas et les différences méritent sans doute l'attention.

A Verrières, les prairies occupent 79,5 % des terres cultivables et les terres labourables 20,5 % (100 : terres labourables + prairies). A Neuville il y a 68,5 % de terres labourables et 31,5 % de prairies.

Les prairies artificielles ou temporaires occupent à Neuville des surfaces importantes dans toutes les exploitations réelles, alors qu'elles sont encore peu répandues à Verrières (4).

A Neuville, 63 % des prairies de toute la commune et 85,5 % des prairies des exploitations réelles sont des prairies artificielles. A Verrières, par contre, alors même que la vocation herbagère du Perche Ornais est beaucoup plus marquée, seulement 7,5 % des prairies de toute la commune et 14 % des prairies des exploitations réelles sont des prairies artificielles.

On peut penser que la qualité supérieure des herbages à Verrières et les anciennes traditions d'élevage ont permis aux exploitants d'éviter un moment le choc des changements; encourageant les tendances à se reposer encore sur les systèmes culturels et culturels traditionnels, ces deux facteurs ont favorisé l'inertie devant la sollicitation du changement. « L'herbe pousse toute seule » et elle continuait... les connaissances en matière de souches étaient acquises. Herbe et reproduction restaient œuvre de la nature et l'exploitant échappait à l'un des effets les plus importants (matériellement et psychologiquement) de la modernisation : l'augmentation relative de son pouvoir sur les « volontés » de la nature.

L'exemple de Verrières suggère l'hypothèse que certains systèmes de culture constituent par eux-mêmes des terrains défavorables à l'adaptation aux

(3) Sources : Enquête des correspondants locaux et monographies.

(4) Exploitation réelle : cas où l'agriculture est la seule activité de l'exploitant. Exploitation secondaire : cas où l'exploitant a une activité principale en dehors de l'agriculture.

changements. Les particularités du système sont ici la prédominance de l'élevage, l'herbe naturelle, mais aussi un système reposant sur des conditions naturelles très favorables et de ce fait privilégié avant les récents changements.

Communications et centres d'attraction. Proximité de l'industrie

Pour Neuville, Saint A... à 4 km, Rennes à 24 kilomètres, représentent des centres d'attraction presque exclusifs et aux fonctions bien définies pour l'ensemble de la population. Rennes paraît jouer réellement le rôle d'une capitale administrative, commerciale, industrielle. A Saint A... tout proche, on trouve les écoles, les marchés, les commerces.

Aucun bourg ne paraît jouer, autour de Verrières, le rôle de Saint A...; M..., Saint G..., S... qui forment un quadrilatère autour de Verrières, à des distances variant de 10 à 20 km, se partagent les gens de la commune, suivant la situation de leurs fermes. Aucun ne paraît représenter un véritable centre d'attraction. L'Aigle à 24 km, Alençon à 35 km ne paraissent pas non plus représenter grand

chose pour les habitants de Verrières. Le centre dont on parle, c'est Paris, relativement proche (170 kilomètres) *mais infiniment lointain*. Il n'y a pas de relais efficace entre le Paris mythologique et Verrières : les gens de Verrières n'ont apparemment pas de centre commun vers lequel diriger leurs regards.

Les conséquences, des points de vue de la *participation à la société globale* et de l'image des urbains et de la ville, sont évidentes. Il résulte également de cette situation que le défaut de centre scolaire exerçant une forte attraction donne un caractère individuel, isolé, à la poursuite des études, qu'au demeurant il ne facilite pas.

Rennes est en outre devenue un centre industriel. Les émigrants de Neuville ou des communes voisines sont restés près « du pays ». On continue à avoir des contacts avec eux. On fréquente normalement des ouvriers ou des employés de la ville. Leur vie, la vie urbaine, le travail et les revenus de la ville ont perdu leur auréole et leur mystère, comme on l'a vu, alors qu'à Verrières, les émigrants sont passés dans un autre monde. La distance est génératrice de rumeurs et de légendes !

CONCLUSION

La recherche dont les résultats viennent d'être présentés ici avait pour objectif d'apporter une contribution à l'explication de la diversité des réactions des communes de départ des migrations rurales. Une enquête en profondeur a été faite dans deux villages — Neuville et Verrières — qui avaient au plan des statistiques un ensemble de caractéristiques identiques et paraissaient donc placés dans une situation similaire.

Cette enquête a consisté en une étude monographique des deux communes et en une analyse psychosociologique qui révèle que le climat social et la viabilité des deux villages sont en fait totalement différents : alors que Neuville est une commune dynamique, Verrières dépérit. Les habitants de Neuville semblent placés dans des conditions relativement favorables à leur développement dans la société, ceux de Verrières ne semblent pas en mesure d'apporter de la même façon des réponses adaptées aux sollicitations extérieures. Attitudes et conduites sont marquées d'un côté par la conscience d'appartenir à la société globale en même temps qu'au groupe communal et par une meilleure capacité d'adaptation aux conditions nouvelles — de l'autre par le repli sur soi, par des tendances répétitives, par le sentiment d'être un corps étranger dans la société globale appartenant formellement à un groupe communal dégradé.

La mise en évidence de liens très étroits entre une série d'attitudes et de conduites, le fait que celles-ci apparaissent toujours comme la marque du groupe, amènent à penser que la « santé sociale » de la communauté joue un rôle essentiel ; à Neuville comme à Verrières, au-delà des prédispositions et des motivations personnelles, le *climat social* commande pour une grande part les réussites et les échecs, *il freine ou facilite le progrès*.

Cette recherche montre par ailleurs que la viabilité sociale est un facteur que l'on ne peut mesurer par l'analyse des statistiques ou des données factuelles examinées isolément les unes des autres. C'est une conjoncture particulière de certains éléments objectifs (en l'occurrence : le climat, l'habitat, le système de culture, les communications) qui sert de support à Neuville et à Verrières au développement d'une situation sociale, d'attitudes et de conduites différentes. A une *conjoncture* particulière des éléments *objectifs* répond une *structuration particulière* de la réalité sociologique et psychosociologique.

Cette conjoncture — apparemment favorable — a permis à Neuville d'entrer dans la voie du changement. A Verrières au contraire, les effets cumulés de plusieurs difficultés ont provoqué une détérioration progressive ; passé un certain seuil, la com-

munauté se désagrègeait avec toutes les conséquences pathogènes que l'on a pu observer tant sur le plan social que sur le plan individuel.

Les cas de Neuville et de Verrières suggèrent aussi que le diagnostic de la viabilité sociale devrait être fait à partir de critères au contenu complexe — à la fois objectif et vécu — révélateurs des *effets structurés* qui « nouent » la situation sociale, lui donnent une tonalité particulière, laissent enfin une marge plus ou moins grande de tolérance au changement. L'acceptation objective du milieu de vie, la maîtrise des relations avec le milieu naturel, l'autonomie, la perception adéquate de la réalité extérieure, enfin l'intégration de divers aspects de la vie sociale ont paru être à Neuville et à Verrières de bons critères des aspects positifs ou négatifs du degré de santé sociale observé dans chaque cas.

Cette enquête montre enfin que la viabilité d'une

communauté humaine est un phénomène extrêmement complexe régi par le jeu d'un grand nombre de variables en interrelations étroites. Si cette constatation rend évidente la nécessité d'une analyse « in vivo », il reste que le praticien des sciences sociales ne dispose pas à l'heure actuelle d'une méthode économique et efficace de diagnostic; la hiérarchisation des variables qui déterminent la viabilité sociale d'une communauté, le choix des critères les plus révélateurs pour le diagnostic demeurent des problèmes difficiles dont la résolution éclairerait singulièrement le travail de planification.

Si les résultats de cette enquête limitée ne permettent de répondre qu'à certains aspects de ces problèmes, nous espérons toutefois que les observations faites dans ces deux villages aideront à sensibiliser les planificateurs à la très grande complexité du phénomène.